



OKAMOTO Kido



FANTÔMES ET SAMOURAÏS

Hanshichi mène l'enquête à Edo

Traduit du japonais par Karine Chesneau



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication



OKAMOTO Kidô

FANTÔMES
ET
SAMOURAÏS

Hanshichi mène l'enquête à Edo

Traduit du japonais par Karine Chesneau



*Éditions
Philippe Picquier*

La traductrice remercie Michiko Naito
pour sa collaboration.

Ouvrage publié avec le soutien du
Programme de publication de littérature japonaise
géré par l'Association japonaise pour les échanges culturels
sous l'égide de l'Agence des affaires culturelles.

Titre original : *Hanshichi Torimonochô*

Edition japonaise publiée par Kobunsha

© 2004, Karine Chesneau
pour la traduction française

© 2004, Editions Philippe Picquier
pour l'édition française
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : © D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 2-87730-715-8

SOMMAIRE

L'esprit d'Ofumi.....	7
La lanterne en pierre	39
La mort de Kanpei	69
A l'étage de la maison de bains.....	99
Le professeur-monstre	129
Le mystère de la cloche d'incendie	159
La dame de compagnie.....	189
L'étang de la Ceinture-voleuse	219
La fonte des neiges au printemps	245
Hiroshige et la loutre.....	273
La demeure Belles-de-jour.....	305
Chats en rébellion	333
La fille de la déesse Benten.....	361
La nuit de la fête de la montagne	393

L'ESPRIT D'OFUMI

Né à la fin de l'époque Edo¹, mon oncle connaissait nombre de récits fantastiques plutôt lugubres comme il en circulait alors énormément. Ceux par exemple de la pièce secrète d'une maison hantée, de l'esprit d'une femme jalouse ou encore d'un mort obsédé de vengeance. Pourtant, sous l'influence de son éducation de samouraï, selon laquelle un guerrier se doit de ne pas croire aux êtres surnaturels, il s'évertuait à nier le tout en bloc. Et même avec l'avènement de l'ère Meiji (1868), cet état d'esprit ne disparut pas pour autant. A peine commencions-nous dans notre enfance à évoquer de manière insidieuse des histoires de fantômes, que mon oncle fronçait les sourcils, l'air mécontent, et on ne pouvait plus rien tirer de lui.

Une seule fois, il prononça une phrase du genre :

— C'est pourtant vrai que sur terre, quantité de choses restent inexplicables. Cette affaire d'Ofumi par exemple...

Personne ne savait de quoi il parlait. Mon oncle, qu'irritait visiblement l'idée de dévoiler publiquement cette affaire défiant la raison – ce qui eût été en contradiction totale avec ses convictions –, se refusa à en dire

1. Epoque Edo : 1603-1868. Edo est l'ancien nom de Tôkyô. Siècle du shôgunat, capitale administrative devenue également une grande cité commerciale, elle comptait un million d'habitants au XVIII^e siècle.

davantage. J'eus beau questionner mon père, lui non plus ne pipa mot. Cependant, la façon de parler de mon oncle me fit supposer que derrière cette affaire se cachait Oncle K., et ma curiosité enfantine aidant, je me décidai à me rendre chez lui. Je n'avais alors que douze ans. Oncle K. n'était pas membre de notre famille, mais comme mon père le fréquentait déjà avant l'ère Meiji, j'avais pris l'habitude d'appeler cet homme « tonton » depuis l'enfance.

Quand je l'interrogeai sur cette affaire, il ne me donna pas non plus d'explications satisfaisantes.

— Oh, tout ça n'a pas d'importance. Si je te raconte une ridicule histoire de fantôme, ton père ou ton oncle seront furieux contre moi.

Lui d'ordinaire si bavard resta muet comme une carpe. Comment, dans ces conditions, le harceler pour approfondir la question ? Le nom de cette Ofumi finit donc par me sortir de la tête alors qu'à l'école on me bourrait le crâne presque chaque jour avec de la physique et des mathématiques. Puis, au bout de deux ans à peu près, par une journée de fin novembre, autant qu'il me souvienne... la pluie fine et froide qui s'était mise à tomber depuis mon retour de l'école s'accrut avec la tombée de la nuit. Je crois bien que la femme d'Oncle K. était sortie depuis le matin à l'invitation de voisins, pour aller au Shinmomi-za, l'un des trois théâtres de kabuki d'Edo.

La veille, tonton m'avait dit : « Je reste à la maison demain, passe donc me voir dans la soirée. »

Je tins promesse et me rendis chez lui sitôt mon dîner terminé. Sa maison se trouvait à quatre *chô*¹ de la

1. *chô* : unité de surface (98 ares) équivalant à un îlot de maisons compris entre deux rues distantes de 1 *chô*, également ancienne unité de longueur (109 m).

nôtre à vol d'oiseau, mais elle était située dans le vieux quartier de Ban-chô où se dressaient toujours les demeures de guerriers, vestiges de l'époque Edo ; et même les jours de beau temps, la masse sombre de ces bâtiments donnait l'impression que le soleil n'y pénétrait pas. Les soirs pluvieux étaient particulièrement tristes. Oncle K. habitait dans l'enceinte d'une résidence de grand feudataire, un daimyô, et probablement qu'autrefois vivait là une personne de condition élevée ayant le statut d'intendant ou de conseiller. Sa maison indépendante était entourée d'un petit jardin clos d'une haie ajourée de bambous.

De retour du Bureau du gouvernement, Oncle K. avait dîné, et il était déjà revenu du bain public. Une bonne heure durant, nous bavardâmes de tout et de rien devant une lampe à pétrole. Le bruit de la pluie gouttant sur les grandes feuilles des aralias du Japon dans le jardin, qui frottaient parfois les volets, évoquait l'obscurité à l'extérieur. Quand l'horloge accrochée à un pilier sonna sept heures, tonton s'arrêta soudain de parler pour tendre l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il pleut dehors !

— Tata doit avoir du mal à rentrer.

— Oh, ne t'en fais pas, je lui ai envoyé un tireur de pousse, répondit-il avant de boire du thé en silence. Puis, d'un air un peu plus grave, il me dit : Tiens, je vais te parler de l'affaire d'Ofumi sur laquelle tu m'as interrogé un jour. Ce genre de soirée convient parfaitement pour une histoire de fantômes. Tu n'es pas froussard, toi ?

Je l'étais. Mais fasciné par tout ce qui fait peur, j'adorais écouter, oreilles grandes ouvertes et muscles tendus, toutes sortes de récits fantastiques. L'affaire d'Ofumi me trottait dans la tête depuis longtemps, et le fait que

tonton propose spontanément de l'évoquer me fit briller les yeux. En faisant celui qui ne craignait aucune histoire de fantômes du moment qu'il était à l'abri sous la lumière d'une lampe à pétrole, je bombai le torse et fixai Oncle K. Ces manières puérides de montrer mon courage semblèrent l'amuser. Un instant silencieux, il eut un sourire moqueur.

— Dans ce cas, je vais t'en parler, mais ne me dis pas après que tu ne peux pas rentrer chez toi parce que tu as peur et que tu voudrais dormir ici cette nuit !

Ce préambule étant posé, tonton entama tranquillement le récit de l'affaire d'Ofumi.

J'avais tout juste vingt ans à l'époque. Rappelle-toi, souligna-t-il d'emblée, que l'an 1 de l'ère Genji (1864), c'est l'année du désastre d'Hamaguri Gomon¹ à Kyôto.

Le hatamoto Matsumura Hikotarô, dont les terres rapportaient annuellement la valeur de trois cents *koku*², possédait une résidence dans le quartier militaire de Ban-chô. Cet homme instruit, qui parlait notamment le hollandais, travaillait pour l'administration chargée des négociations entre le gouvernement shôgunal et l'étranger, et l'on peut dire qu'il avait le vent en poupe. Quatre ans plus tôt, sa sœur cadette, Omichi, était entrée par les liens du mariage dans la famille d'un autre hatamoto, Obata Iori, qui habitait à Koseki, sur la rive ouest de la rivière d'Edo. Elle avait même eu une fille, Oharu, âgée de trois ans à l'époque.

1. Bataille qui eut lieu en août 1864 entre troupes rivales, et causa la destruction de dizaines de milliers de maisons à la suite de l'incendie qui ravagea la ville de Kyôto.

2. *koku* : unité de capacité pour mesurer le riz, équivalant à 180 litres, quantité nécessaire à la nourriture d'une personne pendant une année.

Mais un jour... cette Omichi arriva à l'improviste chez son frère avec la petite et, à la stupéfaction de Matsumura, déclara cette chose inimaginable : « Je ne peux plus rester dans la maison des Obata, je vous prie de leur demander de m'accorder la séparation. » Il lui demanda des explications, mais pour toute réponse elle affichait un visage blême.

— Vous ne pouvez pas ne pas parler. Dites-moi clairement vos raisons. Une fois mariée, une femme qui vit dans une autre famille n'est pas supposée quitter le domicile conjugal sur un coup de tête, ni être répudiée à la légère. Comment voulez-vous que je comprenne si vous me dites simplement, et à brûle-pourpoint : « Je veux reprendre ma liberté » ? Si moi, votre frère, je suis convaincu du bien-fondé de votre souhait après avoir entendu vos explications, j'aurai des arguments pour négocier. Alors, ces raisons, quelles sont-elles ?

En pareil cas, quiconque, et pas seulement Matsumura, eût d'abord tenu ces propos à Omichi, mais celle-ci s'obstinait à garder son secret. Et telle une enfant têtue, cette épouse de samourai âgée de vingt et un ans ne cessait de répéter : « Veuillez leur demander qu'on m'accorde la séparation, je ne peux pas passer un jour de plus dans cette demeure. » Alors, son frère, d'ordinaire très patient, finit par s'énerver :

— C'est ridicule, lui lança-t-il, faites un peu travailler votre cerveau ! Comment croyez-vous que je puisse demander qu'on vous accorde la séparation si vous ne m'en donnez pas les raisons ? Et puis, vous imaginez que de leur côté ils vont accepter ? Vous ne vous êtes pas mariée hier, que je sache, vous êtes déjà dans votre quatrième année de mariage, et de surcroît avec une enfant, Oharu. Vous n'avez pas de problèmes avec votre beau-père, ni avec vos belles-sœurs. Votre époux

Obata est quelqu'un d'honnête et de courtois. Bien que d'un rang modeste, il travaille pour le gouvernement, menant ses missions à bien. Qu'est-ce qui vous manque pour vouloir reprendre votre liberté ?

Mais rien n'y faisait, Matsumura avait beau crier, la sermonner, il n'obtenait aucune réponse. Puis il réfléchit. Ce n'était sûrement pas ça, mais enfin, les tentations existent bel et bien sur terre. Il y avait de jeunes samourais chez Obata. Et dans les résidences voisines vivaient des deuxièmes, troisièmes fils de famille n'ayant pas la charge des aînés, et qui s'amusaient ou traînaient tout à loisir. Ma sœur est toute jeune, se dit-il, si elle avait commis une faute et se trouvait dans une situation catastrophique l'obligeant à se retirer ? A cette pensée, l'interrogatoire du frère se fit plus pressant : « Si vous refusez absolument de me livrer des détails, j'ai mon idée. Je vais vous emmener chez les Obata et vous faire tout avouer devant votre mari. Allons, venez avec moi ! » cria-t-il en voulant la saisir par le col et les cheveux pour l'entraîner dehors.

Face au ton agressif de son frère, Omichi parut désorientée et fondit en larmes en lui demandant pardon, avant d'annoncer que dans ce cas elle allait parler. Et quelle ne fut la stupéfaction de Matsumura quand il l'entendit raconter en pleurs son histoire.

L'affaire s'était produite sept jours plus tôt, le soir où sa sœur avait rangé les poupées de sa petite fille Oharu âgée de trois ans, exposées le troisième jour du troisième mois lunaire, pour la fête des Filles¹. Une jeune femme échevelée était apparue au chevet d'Omichi, le visage blafard. Elle était trempée de la tête aux pieds, vêtements

1. La fête des Filles est célébrée le 3 mars. Elles revêtent de beaux kimonos, et des poupées luxueuses sont exposées sur des étagères disposées en escalier, représentant l'empereur et l'impératrice, leur cour...

inclus, comme à la sortie d'un bain tout habillée. Ses manières étaient celles d'une personne au service d'une famille de la classe des guerriers, elle avait une tenue correcte, saluant le buste incliné, les mains posées à plat sur le tatami. La femme ne prononçait pas un mot. Et ne faisait aucun mouvement particulier susceptible de menacer quelqu'un. Elle se contentait de rester accroupie là en silence, mais le spectacle était si effrayant qu'Omichi n'avait jamais rien connu de pareil. Saisie de frissons, la jeune épouse s'agrippait inconsciemment aux manches de son kimono de nuit molletonné, et s'éveilla de cet affreux rêve.

En même temps, Oharu qui dormait à ses côtés fut apparemment assaillie par le même rêve effrayant, car elle se mit soudain à pleurer comme s'il y avait le feu et à hurler : « Fumi est là ! Fumi est là ! », à croire que la femme mouillée hantait aussi son rêve. On pouvait supposer que le nom crié par Oharu était celui de la femme.

Omichi avait passé la nuit la peur au ventre. Elevée dans une famille de samouraïs et mariée à un samouraï, elle aurait eu honte de raconter à quelqu'un une histoire de spectre comme on en voit apparaître dans les rêves, et elle cacha à son époux ce qui s'était passé, mais la nuit suivante, la femme mouillée apparut de nouveau à son chevet, le visage blafard. Chaque fois, la petite Oharu hurlait les mêmes mots : « Fumi est là ! » La fragile Omichi ne pouvait plus supporter cette situation, sans pour autant avoir le courage de se confier à son mari.

Comme ce genre d'apparition se reproduisit quatre fois de suite, Omichi était épuisée à cause de l'angoisse et du manque de sommeil. Dépassant sa honte et son embarras, elle osa enfin se plaindre auprès de son mari, mais Obata se contenta de rire sans prêter attention à

ses dires. Et la femme mouillée revenait toutes les nuits. Quoi qu'elle dise, son époux refusait de l'écouter. A la longue, il manifesta même de la mauvaise humeur, car il trouvait ces balivernes indignes d'une épouse de samouraï.

— Tout samouraï que vous soyez, il n'y a pas de raison de rire de votre femme en train de souffrir.

Omichi en arrivait à éprouver du ressentiment à l'égard de son mari insensible. Si une telle souffrance venait à se prolonger, elle risquait tôt ou tard d'être tourmentée jusqu'à la mort par la faute d'un mystérieux spectre. Dans ces conditions, Omichi ne voyait d'autre solution que de fuir au plus tôt avec sa fille cette maison hantée, et il n'était plus temps de songer à sa propre personne ni à celle de son mari.

— Voilà pourquoi je ne peux absolument pas rester dans cette maison. Je vous en prie, veuillez me comprendre.

La seule évocation de cette demeure faisait frémir de peur Omichi, qui en eut le souffle coupé plusieurs fois au cours de son récit. Comme son frère ne décelait pas l'ombre d'un mensonge dans ses yeux effrayés, il fut bien obligé de se demander si ce genre de chose ne se produisait pas vraiment.

Mais Matsumura avait beau tourner la question dans tous les sens, il n'arrivait pas à croire qu'une telle histoire fût possible. Il trouvait normal qu'Obata ne la prît pas au sérieux. « Tout cela n'est que sornettes ! » avait-il envie de crier à sa sœur, mais c'eût été tout de même cruel de la chasser en se contentant de la réprimander, alors que cette histoire la hantait à ce point. Et surtout, il n'était pas dit qu'une autre raison complexe ne se dissimulait pas derrière cette affaire. Il prit donc la décision de rencontrer au moins une fois Obata, et de

rechercher avec précision quelle pouvait être cette raison.

— Je ne comprends pas que vous soyez la seule à parler de ça, et encore, du bout des lèvres. Je vais en tout cas voir Obata et lui demander ses intentions. Laissez-moi m'occuper de tout.

Laissant sa sœur chez lui, Matsumura se fit accompagner d'un petit serviteur porteur de sandales, et se dirigea vers la rive ouest de la rivière d'Edo.

En route pour la maison d'Obata, Matsumura pensait à toutes sortes de choses. Sa sœur faisait partie de la catégorie des femmes et enfants, pas de doute à ce sujet, et en tant que descendant mâle de la famille, il lui incombait de régler les problèmes de ses différents membres, femmes et enfants, grands et petits. Mais quant à évoquer avec sérieux des histoires de spectres entre samourais, c'était tout simplement inconcevable. Il serait fâcheux que son interlocuteur lise dans ses pensées, et considère qu'à l'âge de Matsumura Hikotarô il n'était pas permis d'être aussi ridicule. Lui-même essayait bien de trouver un biais pour élever le débat à un niveau sophistiqué, mais en vain, car le problème était au fond d'une redoutable simplicité.

Le maître Obata Iori était présent en sa demeure, et le visiteur fut aussitôt introduit dans le salon. Une fois accomplies les salutations préliminaires portant sur la pluie et le beau temps, Matsumura eut du mal à aborder l'affaire qui l'avait amené ici. Il se sentait prêt à supporter la moquerie, mais quand il scrutait le visage de son hôte, il lui était vraiment difficile d'engager la conversation sur une histoire de spectres. C'est Obata qui prit la parole :

— Omichi ne vous aurait-elle pas rendu visite aujourd'hui ?

— Si, en effet, répondit Matsumura, sans pour autant se sentir capable de passer à la phrase suivante.

— Bon, je ne sais si elle vous l'a raconté — les femmes et les enfants sont vraiment ridicules —, mais selon ses dires, elle verrait apparaître un spectre ces temps-ci. Hahahaha !

Faute de pouvoir réagir autrement, Matsumura rit également. Mais comme plaisanter sur le sujet ne mènerait nulle part, il profita de l'occasion et prit son courage à deux mains pour parler de l'affaire d'Ofumi. Quand il en eut fini, il essuya la sueur sur son front. A ce stade, Obata ne pouvait plus rire. Il se renfrogna, l'air ennuyé, et resta un moment silencieux. S'il s'était agi d'une simple histoire de spectre, il aurait pu régler la question avec des réprimandes et des moqueries en traitant Omichi de femme stupide et froussarde, mais le problème s'était compliqué au point que le frère venait quasiment négocier une séparation conjugale. Obata se devait donc de traiter cette question de revenant avec le plus grand sérieux.

— En tout cas, dans l'immédiat je vais faire une enquête, dit-il.

De son point de vue, si un spectre — selon l'expression consacrée — « hantait » cette demeure, d'autres personnes avaient déjà dû être confrontées à ce phénomène. Lui-même se trouvait dans cette maison depuis vingt-huit ans, et bien entendu, il n'avait jamais entendu ne fût-ce qu'une rumeur à ce sujet. Ses grands-parents qui avaient quitté ce monde lorsqu'il était enfant, son père décédé huit ans plus tôt, ainsi que sa mère il y a six ans, ne lui avaient jamais raconté pareille histoire. Le plus étrange, c'est que le spectre avait été vu

de la seule Omichi venue d'une autre famille pour l'épouser quatre ans auparavant. Même s'il existait une raison secrète pour qu'il n'ait été vu que de la seule Omichi, pourquoi ne lui apparaissait-il que quatre années après son arrivée ici ? C'était curieux. Il n'y avait donc pas d'autre choix que d'enquêter, et pour commencer d'interroger l'ensemble des habitants de cette demeure.

— Je m'en remets à votre diligence, dit Matsumura en approuvant sa démarche.

Obata convoqua d'abord l'intendant Gozaemon. Agé de quarante et un ans, sa charge était héréditaire.

— Jamais une telle rumeur ne m'est venue à l'oreille, même du temps de votre honorable père, notre précédent maître. Et aucune histoire de ce genre ne m'a été relatée par le mien non plus, déclara-t-il aussitôt.

Puis Obata se renseigna auprès des jeunes domestiques et des serviteurs, mais ces employés au contrat travaillant de maison en maison étaient de nouveaux venus, et bien sûr ils ne savaient rien. Ensuite les servantes furent interrogées toutes ensemble, mais, terrorisées en entendant parler de cette histoire pour la première fois, elles ne surent que trembler. Ces investigations ne débouchèrent sur aucun résultat clair.

— Si c'est comme ça, on va fouiller l'étang ! ordonna Obata.

Ayant comme indice le fait que la femme qui apparaissait au chevet d'Omichi était mouillée, il se disait qu'un secret se dissimulait peut-être tout au fond de l'étang de sa propriété, vaste d'une centaine de *tsubo*¹.

Le lendemain, on rassembla de nombreux manœuvres que l'on chargea de draguer l'étang. Obata

1. *tsubo* : unité de mesure de surface équivalant à 3,35 m² environ.

et Matsumura se rendirent sur les lieux pour surveiller, mais rien ne fut trouvé en dehors de carassins et de carpes. Dans la boue, on ne découvrit pas même une mèche de cheveux féminins. On ne repêcha ni peigne ni épingle à cheveux de parure susceptibles de cristalliser la rancœur d'une femme. Sur l'ordre d'Obata, on fouilla aussi le puits de la propriété, mais seule une loche rouge émergea du fond, à l'émerveillement de tous ; là encore, on s'était donné du mal pour rien.

Ces données une fois explorées, il ne restait plus de piste pour mener l'enquête.

A l'initiative de Matsumura, Obata décida donc de rappeler contre son gré Omichi chez lui, et de la faire dormir dans sa chambre habituelle avec Oharu. Cachés dans la petite pièce attenante, les deux hommes attendirent que la nuit soit bien avancée.

La nuit était tiède et la lune voilée. A bout de nerfs et surexcitée, Omichi ne pourrait sûrement pas dormir tranquillement, mais à peine sa petite fille innocente s'était-elle endormie paisiblement qu'elle poussa un cri strident, comme si on lui crevait les yeux avec une aiguille. Puis l'enfant gémit à voix basse : « Fumi est là ! Fumi est là ! »

— La voilà !

Les deux samourais qui attendaient à côté, prêts à bondir, ouvrirent brusquement la cloison coulissante, le sabre à la main. L'air tiède de cette nuit de printemps pénétra lourdement dans la pièce hermétiquement fermée, la lueur de la lampe à huile sur pied tamisée par un abat-jour en papier éclairait faiblement la mère et l'enfant. On ne sentait même pas le souffle du vent s'infiltrer à l'intérieur. Omichi serrait son enfant de toutes ses forces dans ses bras, le visage collé contre l'oreiller.

Confrontés à cette preuve vivante, Matsumura et Obata se regardèrent. Malgré tout, comment la jeune

Oharu connaissait-elle le nom de l'intruse invisible à leurs yeux ? Telle fut la première question qui leur vint à l'esprit. Obata amadoua la petite fille pour l'interroger avec force ménagements, mais âgée de trois ans seulement, elle ne parlait pas bien et il n'obtint pas la moindre réponse claire. Est-ce que le frêle esprit d'Oharu était possédé par la noyée, et celle-ci avait-elle dévoilé son nom secret ? Le sabre toujours à la main, les deux hommes finissaient par trouver lugubre l'atmosphère chargée de menaces.

Inquiet lui aussi, l'intendant Gozaemon consulta le lendemain un devin réputé à Ichigaya. Lequel lui dit de déterrer le grand camélia planté à l'ouest de la propriété. On creusa donc autour de l'arbre pour le déraciner, ce qui eut pour unique résultat de discréditer le devin.

Affirmant qu'elle ne pouvait absolument pas dormir la nuit, Omichi décida de se mettre au lit pendant la journée. Ofumi n'était tout de même pas du genre à se manifester en plein jour. Alors, on fut un peu soulagé, mais il était extrêmement embarrassant qu'une épouse de samourai continue longtemps de vivre à contretemps : éveillée la nuit, et dormant le jour comme une fille de joie. De plus, ce n'était pas pratique. Si on ne parvenait pas à trouver le moyen de se débarrasser pour toujours de ce spectre, il y avait peu de chances de préserver la paix chez les Obata. Cette affaire ne devait en aucun cas franchir les murs de la propriété, il y allait de la réputation de la famille. Matsumura garda bien sûr le secret absolu, Obata imposa aussi le silence à tout le personnel. Ce qui n'empêcha pas quelqu'un de lâcher le morceau, puisque la rumeur honteuse parvint à l'oreille des gens qui fréquentaient la demeure.

— Il y aurait un spectre dans la maison Obata, celui d'une femme !

En secret, on faisait courir toutes sortes de bruits exagérés, mais parmi les samourais, aucun évidemment n'osait poser de questions sur le revenant, à l'exception d'un seul, qui se montra très peu réservé. A savoir Oncle K. qui habitait près de la demeure Obata, et qui était le fils cadet d'un hatamoto. Dès qu'il entendit cette rumeur, il se présenta sans y être invité chez Obata pour vérifier la véracité des faits.

En raison de ses liens particulièrement amicaux avec Oncle K., Obata se laissa aller à divulguer le secret. Puis il lui demanda s'il n'y aurait pas un astucieux moyen pour tenter d'établir la vérité.

Il faut dire que non seulement chez les hatamotos, mais aussi chez les vassaux du shôgun de moindre rang ne jouissant pas du privilège d'être reçus par lui, les fils cadets en général étaient des hommes sans emploi. L'aîné prenait naturellement la tête de la maison, mais les autres enfants mâles de la fratrie n'avaient guère d'avenir dans la société, sinon dans deux cas : soit un garçon était doué d'un talent spécifique qui lui permettait d'accéder à un poste, soit il devenait fils adoptif ou gendre d'une autre famille en épousant la fille. Nombre d'entre eux vivaient en parasites chez leur frère aîné, et bien qu'ils fussent des adultes portant sabres courts et longs à la taille, qu'ils déposaient dans la maison, ils passaient leurs journées dans l'oisiveté. En apparence ils avaient l'air parfaitement insouciant, mais en réalité leur statut était absolument pitoyable.

Libérés de toute obligation, ils constituaient une population d'inactifs menant une vie de paresse et de loisir. Un grand nombre d'entre eux vivaient sans rien faire dans l'attente de quelque événement pour tromper leur ennui. Comme Oncle K. faisait partie de ces hommes malchanceux de naissance, c'était la personne